

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Je connais bien le cortège endeuillé de la famille de René Baumer, c'était la mienne, et l'homme que je vais évoquer était mon oncle. Je connais l'histoire de cette famille et de son calvaire pendant la période 1940-1945 : un fusillé et cinq déportés dont mon oncle, René Baumer, était l'un des deux rescapés.

L'esprit de résistance de cette famille remonte à la guerre de 1870 et à l'annexion, par l'Allemagne, de l'Alsace et de la Lorraine. Le grand-père de René, natif de Ribeauvillé (Haut-Rhin), participa à la défense de Belfort sous les ordres de Denfert-Rochereau. Après la défaite, ayant opté pour la France, il vécut à Rougemont-le-Château (Territoire de Belfort), puis, de retour en Alsace, il s'y maria. Quelques années plus tard, ne pouvant plus supporter le joug prussien, il vint s'installer à Lyon.

Cet esprit de refus allait renaître lors de l'armistice de 1940 par l'intermédiaire du frère de la mère de René Baumer, le journaliste Rémy Roure. Exerçant sa profession à Paris, il se reperia, comme tant d'autres, dans la région lyonnaise, où il fut accueilli chez sa sœur, à Vaulx-en-Velin, village très rural à l'époque. Rémy Roure était, à ce moment-là, une signature de la presse nationale. Rédacteur politique au journal *Le Temps*, ses convictions politiques sur la situation de l'époque se virent confortées par l'appel à la résistance de l'ex-capitaine de Gaulle qui, prisonnier en 1916, avait été son compagnon d'infortune au Fort d'Ingolstadt.

A Vaulx-en-Velin, c'est avec une égale volonté que l'on partageait les mêmes convictions. Ce fut donc la Résistance ! A des degrés divers, tous eurent une activité au sein du *Bulletin de*

la France combattante que coéditait Rémy Roure, une fois installé à son domicile lyonnais de la rue Cuvier. Cette activité dura jusqu'en avril 1944, date de leurs arrestations par la Gestapo.

Auparavant, Rémy Roure avait été blessé et arrêté le 11 octobre 1943, alors qu'il tentait de faire passer plusieurs pilotes américains à Londres. Déporté à Buchenwald il en revint en 1945. Sa sœur (mère de René), Adrienne Baumer, fut arrêtée, en même temps que son épouse, Hélène Roure. Toutes deux déportées, elles décédèrent à Ravensbrück. Arrêté en compagnie de son père, à Vaulx-en-Velin, René Baumer fut interné à Montluc, transféré à Compiègne, puis déporté en même temps que lui (mort à Neuengamme). C'est son long et douloureux périple qu'il raconte dans le présent livre et dont l'édition, je dois le souligner, est un paradoxe.

En effet, longtemps, j'ai cru que René faisait partie de cette catégorie de déportés qui refusaient de parler en se refermant dans le mutisme. Durant toutes les années où je l'ai côtoyé, je l'ai rarement entendu évoquer les camps, si ce n'est par bribes. Ses confidences, d'ailleurs, concernaient plutôt « l'après ». Par exemple, ses nuits étant agitées par des cauchemars obsédants, il lui fallait s'attacher pour ne pas tomber de son lit...

Bien sûr, lorsque j'évoque le silence de René sur cette période, j'entends par là son mutisme sur la vie des camps. Car, artiste peintre, il avait dans les années soixante-soixante-cinq réalisé deux grandes toiles inspirées par cette épreuve :

- *Le Déporté* (1.15m x 1,50m), en dépôt au Musée des Deux Guerres mondiales à Paris ;
- *Un Printemps à Bergen-Belsen* (2,5m x 3m), au Musée de la Déportation de Besançon.

Réalisées quelques 20 ans après, les toiles étaient, à l'image de la maturation de son expérience, des œuvres

accomplies, à la recherche plastique certaine.

A sa mort, je fus amené, comme tout exécuteur testamentaire, à classer ses papiers. C'est avec étonnement que je découvris le manuscrit intitulé *De l'Exil, de la Faim, de la Mort, récit d'un rescapé des bagnes allemands, illustré par ses dessins pris dans les camps.*

Je compris, alors, combien je m'étais trompé sur son prétendu silence qui n'était qu'apparent. Secrètement – et donc silencieusement – il avait ressenti la nécessité de transcrire sa vie au camp, sans doute comme un exutoire, et de la faire connaître peut-être aux autres, par l'écrit et le dessin. Un simple témoignage qui rendait la parole vaine. Vaine pour qui ? Ceux à qui étaient destinés ces récits étaient-ils prêts, eux-mêmes, à affronter l'impensable ? Qui pouvait l'entendre et le croire ?

Ecrit en partie au camp de Bergen-Belsen sur des petites feuilles, bien jaunies maintenant, dont il ne me reste que quelques lambeaux de pages, ce livre a été achevé après la libération du camp en avril 1945, à l'hôpital de Bergen, et mis au propre dès son rapatriement en juin 1945. Cet empressement à rédiger rapproche davantage son expression du Journal que du recueil de souvenirs. Si la plupart des déportés ont relaté leur expérience à la sortie des camps ou dans l'année qui a suivi, ce fut le cas de David Rousset ou de Primo Levi, ou encore, de Robert Anthelme et de Catherine Roux, certains, comme Jorge Semprun ou Imré Kertész, ont attendu des dizaines d'années avant de pouvoir s'exprimer. Bien naturellement leurs livres révèlent un travail abouti, tant dans la forme que dans la réflexion.

Le témoignage de René Baumer, commencé dans les conditions évoquées précédemment, raconte minutieusement sa vie concentrationnaire en employant une sobriété de langage qui la rend réelle. On n'y trouve ni l'esprit vengeur ni la plainte pathé-

tique du désespéré, mais le souci de faire partager l'inimaginable. Peut-être, aussi, une manière de le faire admettre à lui-même en affirmant que ce qui lui paraissait impossible à penser s'est révélé vrai.

En écrivant ces lignes, je songe à tous ceux qui n'ont pas pu, pas su ou, peut-être, pas voulu sortir d'eux-mêmes cette horreur. Beaucoup sont morts « des suites de la déportation ». N'était-ce pas dû, en plus des séquelles physiques, à ce cancer non expurgé ? Au sein de ma propre famille, j'ai toujours été étonné que Rémy Roure, homme de plume professionnel, n'ait jamais raconté sa propre expérience, alors qu'il avait précédemment évoqué son emprisonnement à Ingolstadt dans un livre intitulé *Les demi-vivant* paru en 1928. Sans doute n'a-t-il jamais voulu se remémorer cette époque encombrée de fantômes tant aimés.

Mais l'originalité de l'ouvrage de René Baumer tient au fait que son récit est renforcé par des gouaches et des dessins réalisés dans les camps, comme un reportage. J'ai, il y a quelques années déjà, visité une exposition qui avait pour thème *Résistance et Déportation*. Un jeune artiste, ayant choisi d'y représenter le sentiment de perte, avait réalisé des figures de déportés non plus dessinées mais incrustées dans les feuilles de papier blanc. Seule l'incrustation dessinait les personnages. Ainsi, à la notion symbolique de perte, le blanc ajoutait une sensation de silence, et l'aspect monochrome de la couleur renforçait la perte visuelle, donnant l'impression que les personnages étaient en instance d'effacement. Le parti pris de ce jeune artiste transposait, en formes et couleurs, une expérience humaine non vécue, pour créer des images à valeur hautement symbolique et philosophique. Il ne pouvait en être autrement.

Pour quelqu'un comme René Baumer, ayant vécu les camps et s'étant efforcé, malgré tous les risques encourus, de

tenter de résister et de se convaincre de cette réalité grâce à l'écrit et au dessin, le symbolisme ne pouvait avoir cours dans ses réalisations. Au contraire l'humain déformé, défiguré, est au cœur de ses dessins. Il ne pouvait être question d'introduire une quelconque réflexion artistique tant l'urgence de survie s'imposait aux déportés. Aussi, l'artiste Baumer, comme tous ceux dont j'ai eu l'occasion de voir les dessins exécutés dans les camps (et ils ne semblent pas si nombreux que cela), s'est-il servi de moyens d'expression directs pour transcrire ce vécu.

Dès son plus jeune âge, René avait pratiqué le sport, la lutte en particulier. Athlète, il avait eu de nombreux succès dans les compétitions régionales. De taille assez petite, râblé, comme on dit, se nourrissant peu et dormant n'importe où, il n'est pas étonnant que ces caractéristiques physiques l'aient aidé à supporter les conditions de vie extrêmes des camps. Il m'a souvent dit que son père, colosse de 1,90 m, n'avait aucune chance de survivre.

Si j'évoque ces particularités c'est pour parler du rapport au corps de l'artiste René Baumer et que le déporté allait retrouver. Dès 1938, il se destinait à la sculpture. Michel Guinle, dans sa courte étude sur son œuvre de sculpteur, l'a très bien noté : *«...l'artiste sculpte le papier, il pense en sculpteur. Bientôt, cette illusion magique de la troisième dimension ne lui suffit plus. La vue ne lui suffit plus et, dès 1940, pour « sentir » davantage, il lui faudra le « toucher », la prise directe de la matière. Cette entrée en matière se manifesterà à travers le modelage. Boxeurs, catcheurs, danseurs, barbares, etc. sont des personnages facultatifs, accidentels, pratiques, conjoncturels. Baumer utilise les modèles qu'il connaît, qu'il côtoie dans sa quotidienneté, sans jamais rendre compte ni de leur psychologie ni de leur conduite sociale »*. Il reportera même en 1943, sur une grande toile intitulée *La boxe*, sa passion de « l'Etre boxeur » qu'il ressent au fond de lui dans tout son corps d'artiste boxeur et son esprit. C'est ce

rapport au corps qui est le thème principal de son œuvre créatrice des années quarante (à part quelques incursions dans des paysages de Vaulx-en-Velin).

Quelques mois plus tard, son corps allait se confronter à la vie des camps. Il allait devoir vérifier les effets de l'extermination sur la puissance du corps humain, subir son amenuisement quotidien. Les corps musculeux, charnus de beaucoup de déportés allaient se transformer en êtres filiformes ectoplasmiques... Du Giacometti ! Les illustrations de ce livre parlent d'elles-mêmes. Pouvait-il en être autrement ?

Cette impensable expérience extraordinaire a eu une influence sur son œuvre à venir. Durant les dix années suivantes, il n'a cessé de représenter les rouages d'un cubisme mécanique broyant les figures expressionnistes sorties de ses cauchemars, jusqu'à ce que, dans les dernières années, les figures se métamorphosent en apparitions... Le souvenir des camps restait vivace.

La lecture d'un article paru dans *Le Progrès* m'a appris que Bruno Permezel recherchait des documents sur des résistants en vue de l'édition de son livre *Résistants à Lyon, Villeurbanne et aux alentours, 2824 engagements*.

C'est parce que je possédais des éléments sur l'histoire des familles Baumer et Roure, ma famille maternelle, que je l'ai contacté en juin 2002. C'est parce que René Baumer avait, soixante ans plus tôt, réalisé un projet, resté inédit, que je l'ai questionné, par hasard et sans trop y croire, sur l'intérêt d'une publication. J'ai eu la chance de trouver une oreille attentive et surtout une envie de se lancer dans l'aventure, car il s'agissait bien d'aventure, surtout pour lui. Qu'il en soit remercié !

Comme on le voit, quelque soit son contenu, un livre est,

avant tout, un objet (tapuscrit, en l'espèce) qui a sa propre histoire. Mais cet objet devient vite un sujet de transmission que l'on partage. Je l'ai partagé avec ma compagne à qui j'avais lu *De l'Exil, de la Faim, de la Mort...* Après maintes discussions, elle m'avait encouragé à remettre à Bruno Permezel le tapuscrit. La transmission s'est poursuivie avec mes filles. Je leur ai parlé de l'opportunité d'une édition, laquelle a ravivé leurs souvenirs d'enfance avec René. Ce fut l'occasion d'évoquer, ensemble, cette période dramatique que, ni les uns ni les autres, nous n'avons connue.

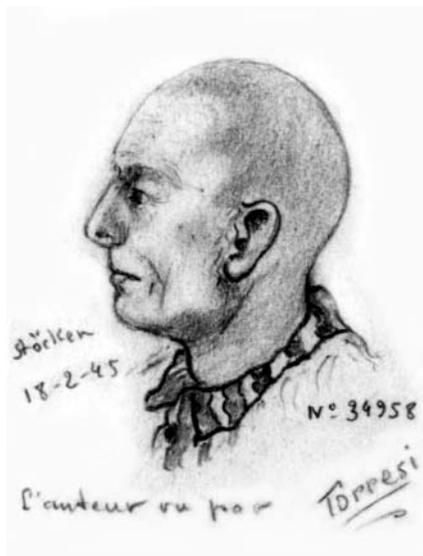
Pour les besoins de la publication, l'éditeur a dû changer le titre et faire des corrections d'usage, puis j'ai dicté le document à ma jeune belle-fille. Deux générations nous séparent. Chaque page a suscité, de sa part, un questionnement et un commentaire qui se sont souvent prolongés en discussions avec ses camarades. La transmission continuait.

Je ne peux que souhaiter ardemment qu'elle ne s'achève pas là. Car, par son édition, l'objet prend toute son importance en devenant support et sujet principal d'une mémoire transmise et à transmettre de générations en générations.

Daniel CONTAMIN

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

*A tous mes camarades malheureux
qui dorment dans les charniers
de Neuengamme, Stöcken et Bergen-Belsen.*



Chacun sait, aujourd'hui, que si leur avilissement était recherché comme l'un des buts principaux et immédiats, les détenus couraient dans les bagnes nazis à la même issue fatale : la mort. La mort brutale par pendaison, coup de feu ou de trique pour l'insurgé et l'évadé repris ; par la chambre à gaz pour le malade, l'Israélite d'Auschwitz ou le trop vieux ne pouvant plus travailler ; par les expériences médicales ou chirurgicales

pour l'homme-cobaye que le hasard avait désigné ; la mort lente par les privations, la faim permanente, les mauvais traitements de toutes sortes pour ceux qui, jeunes ou valides, étaient astreints à un travail dépassant souvent les limites de la résistance humaine ; la mort pour tous par les épidémies sciemment propagées, tel le typhus exanthématique inoculé aux prisonniers dans certains camps par les docteurs hitlériens. Cependant, si chaque détenu devait mourir, selon l'ordre de l'infâme Himmler, ce ne devait pas être, dans beaucoup de cas, avant d'avoir effectué une tâche pour

le compte du III^{ème} Reich à qui il était, à l'époque, si facile de trouver de la main-d'œuvre. Le prisonnier qui, abjurant sous la peine écrasante, s'effondrait, était automatiquement remplacé par un autre malheureux, soumis au même régime et voué à la même fin. Celui qui a eu la vie sauve l'a due à l'arrivée des troupes alliées, à un hasard heureux, peut-être à une constitution physique supérieure à celle prévue par les hommes de science allemands.

Avec ce récit, j'essaie d'évoquer la vie des camps de Neuengamme, de Stöcken et de Bergen-Belsen, sans rechercher l'effet scénique, et je reste, du fait de l'impossibilité de recréer l'atmosphère des « Konzentrationslager », bien en dessous de la réalité. A l'exception des toutes dernières lignes et de la fraction « journal » qui fut tracée clandestinement sur des lambeaux de papier et rapportée en France, ce récit a été écrit à l'hôpital de Bergen où je me trouvais soigné pour le typhus peu après la libération du camp de Belsen.

A ce récit – il ne s'agit pas là d'une œuvre littéraire mais d'un simple témoignage écrit sur le lieu même des crimes allemands – j'ai laissé sa forme imparfaite et dépouillée de sentimentalisme, visant surtout à n'en altérer aucunement la véracité.

J'ai exécuté certains des dessins qui accompagnent ce texte dans les camps de Stöcken et de Belsen. Je ne m'étendrai pas sur les dangers qu'ils représentaient pour leur auteur et je soulignerai, simplement, que leur exactitude et leur précision trop sèches ont été voulues en vue d'obéir à un souci de vérité qui a rejeté en partie la fantaisie artistique. Ma main s'est bornée à traduire ce que mon œil avait devant lui.

Les autres dessins ont été faits après la guerre. Ils se rapprochent le plus possible de ce qui a été vu, mais un art de

tentatives exaspérées prend le soin, mieux peut-être que le plus précis des croquis exécuté d'après nature, de retrouver l'ambiance apocalyptique et leur inquiétante destinée.

J'ai été arrêté par la Gestapo le 4 avril 1944, dans une région française du Sud-Est, incarcéré à la prison Monluc, puis transféré au camp de Compiègne. J'ai été finalement envoyé en Allemagne, au mois de juin de la même année. Accusé également de « résistance à l'ennemi », ma mère, mon père, ma tante et mon oncle ¹ furent déportés en Allemagne. Ma mère et ma tante moururent à Ravensbrück, mon père succomba à Neuengamme. Ce n'est pas tout, un de mes cousins ² fut tué en Allemagne, l'un des derniers jours de la guerre, un autre ³ fut fusillé en France à la fin de l'occupation germanique.

Cinq morts sur sept. Tel fut le bilan pour mon infortunée famille au lendemain de la guerre.

René BAUMER

¹ Adrienne et Louis Baumer, Hélène et Rémy Roure (n.d.l.e.).

² André-Maurice Roure (n.d.l.e.).

³ Rémy Marti (n.d.l.e.).

1 - Neuengamme

La nuit, à l'aide d'un canif conservé malgré la soigneuse fouille de Compiègne, nous avons percé dans la porte un trou du diamètre d'un œuf. Grâce à ce trou, nous pouvons regarder à l'extérieur : c'est l'aube. Grises et nébuleuses, des traînées de brume hachent les sombres masses du paysage. Où sommes-nous ?

Quelqu'un, à mes côtés, a affirmé, quelques instants auparavant, que nous nous trouvions dans la lande. Le paysage, en effet, en a bien l'aspect. Si je n'étais sûr que le pays de Worms, considéré traditionnellement comme le lieu des légendes germaniques, n'était loin derrière nous, je me croirais aisément dans le royaume des Nibelungen, tant les bruyères ennuagées semblent hantées par les elfes et les Worms. En tout cas, nous sommes loin de la direction de Weimar, destination à laquelle nous nous pensions tous voués depuis notre départ. Cette impression se confirme peu après. Aux approches d'une station, l'un de nos camarades peut apercevoir sur un poteau indicateur le nom de la gare : Lüneburg.

Il s'est redressé en disant : « Nous allons sur Hambourg ».

Effectivement, nous sommes bien dans la lande et sur la ligne du grand port allemand. D'ailleurs, dans la matinée, nous en abordons les faubourgs. Le train ne pénètre pas entièrement dans la ville mais, par ce que l'on peut en voir, on se rend compte que les bombardements aériens sur la cité ne sont pas un mythe. Partout, des maisons effondrées. Si les façades des immeubles subsistent encore, l'intérieur est vidé et les fenêtres apparaissent comme des yeux sans regard.

Un temps assez long, le train s'immobilise, puis fait machine arrière. Bientôt nous nous retrouvons dans la campagne.

Depuis trois jours et deux nuits, nous sommes entassés les uns sur les autres dans des wagons à bestiaux aux portes hermétiquement closes. Dans ce laps de temps, assez court pourtant et qui nous semble long comme un siècle, nous avons souffert du paroxysme de la chaleur, du froid, et surtout de la soif. Nous sommes si serrés (plus de cent personnes dans ces wagons ne pouvant en contenir que quarante) que nous ne pouvons ni nous coucher, ni dormir, sauf au détriment des camarades sur lesquels nous nous affalons. Bien involontairement nous nous étouffons. Dans l'impossibilité de s'asseoir certains sont obligés de se tenir debout, parfois même sur un pied, de longues heures durant. Plusieurs, à demi asphyxiés par le manque d'air ou incommodés par l'air vicié et les mauvaises odeurs qu'il est facile d'imaginer, se sont effondrés. Déjà, il y a des morts et, devant ce supplice interminable, commence à souffler un vent de folie. Nous nous accusons mutuellement de tenir trop de place, des hurlements, des cris inintelligibles, des paroles d'aigreur se croisent sans arrêt, et des coups sont échangés. Ceux dont le cerveau est resté lucide ont la conviction que nous nous entre-tuerions tous si le voyage devait durer longtemps encore.

Quand le train s'arrête, face à l'immense camp de Neuengamme, et que les portes tirées laissent pénétrer l'air pur, les mêmes ont la certitude – ignorants que nous sommes – d'avoir passé avec cet infernal voyage les derniers durs moments.

Sous la trique des S.S., nous descendons sur le quai. Cet accueil ne nous fait augurer rien de bon mais nous avons peine à nous imaginer qu'il puisse exister quelque chose de plus terrible que les tortures que nous venons d'endurer.

Tous ou presque tous, nous connaissons, pour l'avoir vue

ou subie, la brutalité allemande. Mais nous espérons, de par notre qualité même de déporté politique, avoir droit, dans ce pays, à quelques égards. Nous pensons que les stages en cellule et les souffrances infligées, quelque part en France, par les agents de la Gestapo, ont eu pour but principal de nous faire parler malgré nos plus tenaces décisions de ne rien vouloir dire. A présent, il nous faudrait travailler pour le pays que nous avons combattu, par mesure punitive spécifiquement allemande.

Des pessimistes, à la réflexion, peuvent imaginer que les Teutons n'ont aucune raison de nous ménager. Mais un prisonnier étant un être sans défense, profiter de sa faiblesse pour le martyriser serait une lâcheté et une bassesse auxquelles ne consentirait pas à descendre un grand peuple. Et puis, n'existe-t-il pas les fameuses lois internationales créées à l'intention des prisonniers et qui sont là pour nous protéger !

Hélas ! ennemis acharnés du régime nazi, ennemis d'un gouvernement français que nous répudions, sur quel soutien, sur quelles lois internationales inexistantes pouvions-nous compter, nous qui n'avions pour toute sauvegarde que l'épithète de patriotes, épithète que nous étions encore seuls à nous octroyer et à nous reconnaître. Nous allions bientôt nous apercevoir que c'étaient les portes du bagne et non celles d'un camp de travail qui s'ouvraient pour nous.

Aussitôt sur le quai, on nous fait ranger par cinq. « Zu fünf », crient les Allemands, la voix emplie de haine. Des hommes hâves, entièrement nus, descendent d'un wagon. Que s'est-il donc passé ? L'explication est simple.

A Châlons-sur-Marne, une dizaine de prisonniers ayant réussi à ouvrir les portes de leur wagon s'étaient échappés. Les Allemands s'en aperçurent mais un peu tard. Furieux, ils firent alors déshabiller les autres occupants du wagon. C'est donc dans

le costume du premier homme que les malheureux effectuèrent le reste du parcours. Cette évasion n'avait pas été la seule. Dans un autre wagon, les détenus ayant décloué les planches du parquet se laissèrent glisser entre les rails. Ce système nécessitait un certain courage, la chute étant fortement brutale et la proximité des roues, tournant avec fracas, terriblement impressionnantes. Les témoins de cette dernière évasion déclarèrent avoir entendu des cris de douleurs, vraisemblablement poussés par les évadés. Les Allemands n'auraient-ils pas mis à l'extrémité du dernier wagon des chasse-corps dentés, les toits étant bien, la nuit, balayés par des projecteurs ?

Avant le départ de Compiègne, les Allemands nous avaient avertis que quiconque tenterait de s'évader serait fusillé sur place. Je crois qu'ils auraient mis leur menace à exécution, si l'occasion s'était présentée de reprendre des détenus.

Mais nous sommes à Neuengamme. De nombreux soldats nous encadrent, mitraillette au poing. On nous fait avancer le long du camp, puis entre de longues baraques en bois, peintes en vert et trouées de petites mais nombreuses fenêtres dont beaucoup sont fleuries. Ah Germain ! le voilà bien ton fameux sentimentalisme ! Tu aimes les fleurs, et plus tu es bestial, plus tu aimes les fleurs aux tonalités délicates. Ton amour du paradoxe opposera toujours tes instincts les plus barbares à tes penchants suaves et tendres. Tuant sans remords, tu couvres les lieux de ton crime de fleurs attendrissantes, comme si elles devaient, en absorbant le sang répandu, reflorir d'un nouvel éclat et effacer ta honte.

Nous arrivons sur une grande place pavée, la cour d'appel. Là, on nous donne un breuvage inqualifiable qui a la seule valeur d'être chaud. Tous alignés, nous sommes si nombreux que la place est remplie. Devant nous, passent en fin de convoi ceux qui ont eu grand-peine à supporter les rigueurs du voyage. Ils sont

dans des états lamentables. Quelques-uns sont soutenus sous les aisselles par leurs camarades plus valides, d'autres sont transportés sur des brancards. Les morts sont aussi retirés des wagons. Ils sont légion les malheureux qui ont succombé durant le trajet. Les jours suivants, à l'infirmerie la liste des décès s'allonge.

Dirigés sur un vaste bâtiment neuf, on nous fait descendre dans les sous-sols. Une longue attente dans les caves immenses, puis la toilette des bagnards commence. Voici une armée de coiffeurs. Nos cheveux sont tondus à ras. Ensuite, par groupe nous passons à la douche. Au préalable, on nous a rasés tout le corps, dépouillés de tous nos vêtements et lestés de tout ce qui pouvait représenter une valeur : argent, bagues, bijoux, etc. En échange, on nous revêt de piteux habits et de coiffures disparates. Les uns ont des casquettes hollandaises ou norvégiennes, les autres reçoivent des bonnets soviétiques devant provenir de rafles faites en Russie par les Allemands lors de leur avancée. Sur le dos de nos vestes et sur les poches de nos pantalons, des grandes croix jaunes sont peintes. Nous sommes ainsi tellement transformés que nous avons peine à nous reconnaître. A la fin de toutes ces opérations, il est environ 1 heure du matin. Nous sommes affectés dans des « Blocks »¹ où l'on nous distribue un morceau de pain et de pâté. Notre première journée à Neuengamme est terminée.

Je resterai trois semaines dans ce camp. Nous couchons deux par pailleasse et les lits sont à trois étages. Comme nourriture, nous recevons, le matin, un morceau de pain noir avec pâté ou margarine, en petite quantité naturellement. A midi, nous avons une soupe de légumes, souvent de choux, assez épaisse. On doit la laper, vu le manque de cuillers. Le soir, répétition du matin, on nous distribue un morceau de pain accompagné de pâté ou de margarine, ou de petits poissons crus et salés, produits de

¹ Baraquement.

pêche en mer du Nord. Quelquefois, assez rarement, une marmelade ou du fromage font un complément. Le café du réveil n'est que de l'eau chaude. Tous comptes faits, ce n'est certes pas brillant mais il ne faut pas encore trop se plaindre. Le réveil s'effectue de très bonne heure, vers 3h 30 ou 4h 00. Aussitôt, on nous pousse à l'extérieur, quels que soient le temps et la température, au son de gutturaux : « Alles raus ».²

Les chefs de Block sont, pour la majeure partie, des prisonniers politiques allemands. Cette similitude de condition devrait les inciter à un peu de clémence envers nous, mais, Allemands avant tout, ils nous mènent durement, à la méthode teutonne, c'est-à-dire à la schlague. Cette méthode provoque, au début, des révoltes intérieures d'humeur. La première surprise passée, on s'y fait, comme on se fait à tout.

On nous fait travailler douze heures par jour à des travaux de terrassement particulièrement durs, sous la surveillance du « Vorarbeiter »³, en général un Polonais de langue germanique dont le zèle outrancier rend la peine extrêmement fatigante. Nous préférons encore la domination des soldats, fussent-ils S.S., à celle de ces « Vorarbeiter », véritables brutes forcenées qui nous assomment de coups à longueur de journée. Ils nous obligent à travailler à une allure accélérée qui n'est presque pas humaine. Ce sont sans cesse des « Schnell », des « Los, Los »⁴. Quand un détenu, exténué, s'arrête un instant, pour souffler, une grêle de coups de trique s'abat sur lui. Une fois, un « Vorarbeiter » assène derrière la nuque d'un vieillard un terrible coup de poing qui étend le malheureux inanimé à terre, au motif qu'il ne marchait pas assez vite. Une autre fois, un autre lance à un prisonnier un coup de pelle du côté tranchant. Le coup atteint son but, le

² « Tous dehors.»

³ Contremaître, chef d'équipe.

⁴ « Vite. Ouste; allez-y ; en vitesse.»

destinataire a le crâne fracturé. Heureusement, la maladresse du barbare sauve le pauvre homme. Le « Vorarbeiter » se contente alors de jeter sa pelle dans la direction des travailleurs et de frapper à coups de poing et de pied le détenu visé. Il ne se passe pas une heure sans que, même sans raison, plusieurs d'entre nous soient brutalisés. Je ne crois pas qu'il existe un prisonnier politique des camps de concentration nazis qui puisse se targuer de n'avoir jamais été battu.

Le soir, nous sommes fourbus. Pourtant, il nous faut encore rester debout pendant des heures, pour l'appel. Ces pauses sont insupportables. Des vieillards, à bout de force, s'effondrent. Souvent nous passons outre à l'interdiction de les aider et les soutenons. Non encore habitués « aux claquettes de bois », nos pieds endoloris nous font horriblement mal.

Le départ et le retour du travail se font en musique car le camp a sa « clique ». Les musiciens, bien rangés au centre de la cour, jouent des marches à rythmes heurtés et bien allemands. Les bras collés au corps, nous défilons devant les officiers, tandis que les « Vorarbeiter » marquent la cadence de leurs « links, zwei, drei vier »⁵. Malheur à celui qui ne marche pas au pas, les coups de bottes le rappellent à l'ordre. Une fin d'après-midi, deux jours après notre arrivée, la musique se fait entendre à une heure inaccoutumée. Tous les détenus sont rassemblés, puis massés dans la cour où, au milieu, une potence a été dressée. Nous n'osons trop penser à ce que signifie ces bois assemblés et cette corde. Une indicible émotion nous étreint. Au fond de la place, sous la cloche qui sert à sonner l'heure du travail, deux hommes se tiennent le visage tourné vers le mur.

Il pleut légèrement. Dans le ciel, des nuages bas se déchirent, poussés par un vent très haut.

⁵ « Gauche, deux, trois, quatre. »

La musique se tait. Le silence s'étend dans les rangs. Quelques officiers S.S. entourent la potence. Encadrés par des soldats, les deux hommes qui se trouvent contre le mur avancent d'un pas ferme. L'un, d'environ 35 ans, les mains liées derrière le dos, porte des vêtements civils. L'autre doit avoir 20 ans à peine. Son bras droit est en écharpe et son accoutrement rayé bleu et blanc est celui des bagnards de « Kommando »⁶.

Un S.S. lit la sentence qui est traduite en plusieurs langues.

Ces deux détenus, deux Russes, sont condamnés à mort pour s'être évadés du Kommando où ils travaillaient et pour avoir dérobé des effets civils dans une maison allemande bombardée.

Quelle hypocrisie dans cette accusation ! Comme si l'on pouvait, pendant une évasion, parcourir des kilomètres avec des vêtements de forçats. Non, la réalité est différente. Ces deux malheureux vont être exécutés uniquement pour leur tentative de recouvrer la liberté. Le reste de l'accusation n'est là que pour justifier la peine de mort.

Le jeune homme passe le premier. Il fait montre, bien qu'un peu pâle, d'un courage superbe. Il ne bronche pas quand on lui glisse la corde au cou. Brusquement, le bourreau, en l'occurrence le chef de camp, retire le tabouret sur lequel reposent les pieds du condamné. La corde se tend. Il y a un bruit sec que j'attribue, à tort ou à raison, à la rupture des vertèbres. Le corps du malheureux s'allonge dans le vide. On le dépend quelques minutes plus tard, quand on juge que la mort a fait son œuvre. Puis, c'est le tour du second qui a assisté, impassible, au trépas de son camarade. Il témoigne à nos yeux du même courage

⁶ Camps de travail qui dépend d'un camp principal.



« Le corps du malheureux s'allonge dans le vide. »

silencieux. Quand la corde se tend à nouveau, il y a le même craquement bref. Le visage de l'homme, gonflé, se violace avec rapidité. Un S.S. vient lui détacher les mains.

La musique reprend. On nous fait défiler devant le supplicié qui se balance dans un long mouvement de rotation, puis tout est fini. Mais on nous a montré ce qu'il adviendrait de chacun de nous s'il nous prenait fantaisie de vouloir nous échapper.

Où es-tu vieille Allemagne de Kant et de Beethoven, où sont tes génies épris d'idées démocratiques, de liberté, de clémence ? Qu'as-tu fait au vieil Odin pour qu'il ait conçu dans ton sein des Himmler et des Goebbels ?

De faux bruits circulent à l'aise dans les Blocks, où l'espoir et le désir légitimes de revoir bientôt le pays natal donnent créance aux plus invraisemblables bobards.

Nous savons que les Anglo-Américains ont débarqué le 6 juin sur les côtes normandes, c'est-à-dire quelques jours plus tôt. Déjà, des gens bien informés – des détenus à qui pourtant tout accès, toute relation avec l'extérieur est impossible – annoncent, renseignés par des sources mystérieuses mais sûres – ah ! sûres – que Paris, Lyon et Marseille sont investies par les troupes alliées. Alors, chacun de croire dans un enthousiasme fou que la guerre sera terminée dans un mois au maximum.

Personnellement, j'ai toujours estimé que les « bobards » de ce genre sont absurdes. Leur effet démoralisateur est inéluctable le jour où la vérité se révèle décevante.

Au fait, ces nouvelles sûres et extraordinaires ne sont-elles pas lancées par nos ennemis qui savent très bien à quoi s'en tenir sur la psychologie des détenus ? Il n'y aurait rien de

surprenant à cela !

Les alertes sont fréquentes, surtout le matin. Dès que la sirène gémit le « Voll Alarm », il nous faut abandonner tout travail. Au pas de gymnastique, poursuivis par la trique des « Vorarbeiter », nous retournons au camp. Arrivés là, on voit se rabattre sur les groupes de travailleurs tout ce que le site peut compter de « Kapos »⁷ ou chefs quelconques, tous armés de bâton ou de schlague. On nous fait défiler pêle-mêle entre des estrades de pierre sur lesquelles des S.S. nous fouettent au passage du haut de leur perchoir. Les coups pleuvent drus sur le troupeau de misérables bêtes que nous sommes. On nous pousse, on nous presse, on nous bouscule dans les salles immenses du plus important « Lag »⁸.

Notre seule mais grande consolation – une consolation qui prend un aspect de vengeance à nos yeux – est d'assister, au moins un matin sur deux, au bombardement de Hambourg. Quand la D.C.A. commence à tonner, nos regards se portent sur les grandes fenêtres de notre abri qui, pratiquement, est fort loin d'en être un. Il ne s'agit pas, pour les Allemands, en nous pressant dans ces vastes pièces, de nous mettre en sécurité, mais de rendre plus problématiques les évasions possibles à la faveur d'un sinistre.

Dans le ciel les avions brillent. Ici, à plusieurs kilomètres de la ville, les bombardements font l'effet de secousses sismiques. La terre et les vitres tremblent. Parfois aussi, hélas, nous sommes victimes de la chute et de l'explosion de quelques bombardiers.

Un jour, cessation de travail pour les Blocks 9, 10, 11 et

⁷ Autre genre de contremaître ou de gardien.

⁸ Camp.

12. On nous fait mettre entièrement nus dans la cour, puis un docteur nous examine minutieusement, les uns après les autres, nous questionne sur notre état de santé, sur nos maladies passées. Il fait mettre de côté ceux qui lui paraissent les plus robustes. Bien que de taille et de corpulence fort moyennes, je suis classé dans les forts. En général, les hommes de moins de 20 ans et les plus de 45 sont éliminés. Il faut des êtres valides et vigoureux pour le genre de travail qui est destiné aux sélectionnés. Le lendemain, tous ces hommes « de choix » endossent le costume blanc, rayé de bleu. Sur le côté gauche de notre poitrine, le triangle rouge nous signale comme « politiques ». Celui des droits communs est vert. A l'intérieur de ce triangle, la lettre initiale du nom du pays auquel appartient chaque détenu indique sa nationalité. Au-dessus est cousu son numéro matricule.

On procède ensuite à une répartition et à l'appel de chacun. Le groupe d'hommes est divisé en trois : tant pour tel Kommando, tant pour tel autre. La seule crainte que nous avons tous est celle de se voir séparé de nos meilleurs compagnons. Désigné pour Stöcken, près de Hanovre, j'ai la chance de voir



venir avec moi les trois camarades avec qui j'ai sympathisé le plus étroitement jusqu'alors ; trois Normands : Eugène Géret (de Villers-sur-Mer), Marius Trefouël (de Trouville) et Auguste Decaëns (de Deauville). Vient s'ajouter à nous un jeune homme charmant, plein de vie et de belle humeur, Paul Gilbertas, connu à Compiègne. Ce jeune garçon qui vient d'avoir le grand chagrin de perdre son grand ami, Robert Lagès, désigné pour le camp

de Braunschweig, est encore sous le coup de la pénible séparation. Gilbertas et Lagès habitant en France la même région que moi, cette parenté de sol fait de nous, en terre étrangère, de grands amis. Lagès nous a quittés avec le regret dans le cœur et nous avons seulement pu lui formuler le vœu de « trouver mieux Braunschweig que Neuengamme ».

En partance pour Stöcken, notre convoi est composé en majeure partie de Français. Il y a quelques Grecs, deux ou trois Espagnols, un Italien, un Turc, au total environ deux cent quatre-vingt-dix hommes.

Le voyage, sans être aussi dur que celui de Compiègne à Neuengamme, est loin d'être agréable. Les soldats qui nous accompagnent appartiennent à la Wehrmacht ou à la Luftwaffe. Si, dans l'ensemble, ils n'ont pas la violence bestiale des S.S., ils ne sont pas particulièrement tendres, notamment l'un d'eux qui, dans des crises intermittentes, nous distribue force coups à l'aide d'un bâton crochu qu'il finit par briser sur l'échine d'un détenu. Les privilégiés sont rares. Pour ma part, je suis bien servi, et Eugène n'a rien à m'envier.

Il y a deux soldats armés par wagon (wagon à bestiaux, évidemment). Assis sur le parquet, serrés les uns contre les autres, dans des positions peu confortables, il nous est rigoureusement interdit de nous lever pour nous délasser. Le train marche avec une lenteur énervante.

Au début de nos pérégrinations, nous remontons jusqu'à Hambourg pour prendre une autre voie. Au passage, nous pouvons contempler beaucoup plus nettement que la première fois l'état de dévastation de la ville. La nuit est pénible. Brisés par notre posture accroupie, nous ne pouvons dormir.

Une porte du wagon – quelle faveur ! – est laissée

ouverte. Le paysage entrevu fait paraître le temps plus court. Sur la fin du voyage nos gardiens s'adoucissent un peu. Ils nous permettent, à tour de rôle, de nous redresser un peu pour nous dégourdir. Le lendemain de notre départ, Hanovre est traversée. Les alentours de la gare, ravagés par les bombardements, offrent le même aspect de désolation et de ruine que Hambourg : immeubles vidés de leur intérieur, ossatures de fer rouillées et tordues, blessures béantes dans les murs, toits effondrés. Un peu plus loin, cependant, un quartier, presque intact, est épargné.

Le soir, nous arrivons à Stöcken. Le voyage a duré plus d'un jour et une nuit, un temps assez long pour une distance aussi courte.